

Quelques réflexions sur un thème qui nous touche tous:

« Devenir analyste et le rester »¹, dans le plaisir partagé : formation du candidat, formation continue, fin de carrière.

Allannah Furlong, responsable de cette soirée, m'a invitée à travailler avec elle sur ce projet. Peu à peu, stimulée par mon intérêt pour l'éthique, je me suis mise à écrire à partir du titre proposé. C'est ainsi que ce texte a pris forme.

Je remercie de tout coeur Allannah Furlong et Tom O'Brien, avec qui j'ai partagé le plaisir de discussions des plus enrichissantes sur l'éthique et sur ce texte. En amont, mes remerciements vont à Jacques Mauger, avec qui j'ai élaboré le « Projet d'aide à un collègue », dont les éléments principaux m'ont été présents tout au long de ma réflexion. Un grand merci aussi à Jacques et à Emmanuel Piché pour leurs réflexions à la lecture de ce texte.

Notre Société vous propose ce soir une réunion sur l'éthique, et nous espérons que cette sorte de rencontre deviendra annuelle.

Le titre choisi aborde l'éthique sous l'angle d'un plaisir partagé qui favoriserait à la fois le devenir analyste et la capacité de le rester. Pour cette réflexion, nous plaçons en fond de scène une récente exclusion de la Société canadienne pour transgression du cadre, sexuelle et autres, dans le traitement d'un patient et les réactions à cette nouvelle, allant du silence indifférent, sidéré ou prudent aux actions prises pour mieux comprendre ce qui est arrivé.

Un détour s'impose d'abord autour de la question de l'éthique en psychanalyse. À l'époque où j'étais candidate, on me disait souvent que l'éthique n'était pas un sujet de plus à étudier mais qu'il était inhérent à la méthode psychanalytique elle-même. Je persiste à adhérer à cette façon de voir, mais j'ajouterais que ce n'est pas une raison pour ne pas y réfléchir en dépliant les implications d'une telle affirmation. Tout n'est pas strictement psychanalytique dans nos interventions, l'éthique de la méthode peut-elle néanmoins couvrir toutes les situations, y compris ce que nous nommons souvent le « thérapeutique » ?

¹ Évoque le titre d'un livre de Serge André, *Devenir psychanalyste ...et le rester*, paru en 2003

De plus, je pense qu'on ne peut pas considérer seulement l'éthique de la pratique, mais que l'éthique personnelle du psychanalyste lui-même doit bien avoir une certaine influence sur la capacité à tenir bon dans l'éthique de la méthode. Ce volet est cependant beaucoup difficile et délicat à aborder.

Le titre évoque aussi le plaisir partagé. Pourquoi avoir choisi cet angle? À la fois par conviction et par observation. En effet, nous savons combien la prime de plaisir est nécessaire à tout humain et que ce plaisir contribue beaucoup au maintien des liens dans une société psychanalytique et au soutien de la motivation dans l'engagement. La difficulté du travail d'analyste et les renoncements constants qu'il exige ne sont possibles que si l'on y trouve aussi un certain plaisir et que ce plaisir se retrouve dans les communications autour de notre pratique.

Pourtant, quand nous regardons autour de nous, que nous écoutons parler nos collègues, il semble qu'une certaine morosité plane sur notre Société. Le plaisir de se retrouver est moins favorisé, les pauses dans nos soirées scientifiques étant supprimés pour terminer plus tôt. La fatigue a entraîné l'annulation des rencontres au restaurant qui prolongeaient agréablement, et de façon féconde, nos soirées scientifiques; lors de nos colloques, les agapes fraternelles se font plus rares. Ce sont bien sûr des observations un peu superficielles, elles peuvent cependant nous interroger. Dans nos vies bien remplies, laissons-nous encore place aux rencontres pour le plaisir de se retrouver et approfondir nos liens? De plus, avec la pandémie et l'instauration des réunions en ligne, la part affective de nos rencontres et le plaisir de la conversation avec les collègues ne s'effacent-ils pas un peu?

La question du plaisir concerne plus profondément le rapport à l'abstinence exigée de l'analyste comme aussi sa capacité à bien comprendre les mécanismes de transfert et de contre-transfert et à en tenir compte. En effet, alors que la neutralité est exigée de l'analyste, sa pulsionnalité est constamment sollicitée de par la nature même de son travail.

Enfin le titre évoque les trois grandes étapes de la vie du psychanalyste. Nous allons les réunir ce soir sous le thème de la transmission.

En gardant à l'esprit le plaisir nécessaire, tel que Piera Aulagnier, entre autres, l'a bien mis en lumière, nous allons donc nous pencher sur les trois temps de la vie du psychanalyste comme moments de transmission et regarderons en quoi ils sont exigence éthique de par la méthode qui est transmise. En conclusion, revenant au triste fond de scène évoqué plus haut, nous reposerons la question du « tenir bon », ce qui nous ramènera à l'éthique personnelle de l'analyste.

Psychanalystes en formation

« Avec cette exposition, l'enjeu est de questionner les traces imperceptibles, voire invisibles, de la notion de transmission, envisagée comme une traversée, un passage, un apprentissage et non une fin en soi.

En rompant avec la vision classique et parfois archaïque du rapport maître/élève traditionnellement inculquée, l'exposition la renouvelle intégralement : il s'agit moins d'une frontalité que d'un équilibre des différences, une triangularité entre trois propositions artistiques, qui dialoguent les unes avec les autres. »²

Lu au sujet d'une exposition
d'art contemporain annoncée par message courriel, au
cours de l'automne:

C'est peut-être à cette étape de la vie du psychanalyste que les exigences éthiques de la transmission sont le plus faciles à saisir et c'est aussi au sujet de cette étape que l'on écrit le plus, depuis Freud lui-même.

Nous devons être très reconnaissants à nos fondateurs et à leurs successeurs pour leur souci de protéger l'analyse du candidat et la liberté dans sa formation. D'emblée, ils ont mis l'accent sur l'importance de l'analyse personnelle pour l'expérience de l'inconscient. Le risque d'une emprise sur les candidats est grandement diminué par la possibilité de choisir son analyste. Même si le choix des superviseurs reste limité à ceux de l'Institut, ils sont cependant suffisamment nombreux pour que là aussi il y ait choix.

L'organisation des séminaires freudiens favorise aussi la liberté et protège de l'emprise. Ce sont les membres de la Société, et non seulement les didacticiens, qui en assument à tour de rôle la responsabilité. La participation des candidats aux séminaires continus, aux soirées scientifiques, aux colloques maintient aussi l'exposition à la diversité.

Enfin la façon dont les didacticiens sont élus dans notre Société minimise les risques de choix dictés par des alliances personnelles ou politiques. L'élection aux 2/3 des voix est sûrement pénible pour ceux qui la subissent mais elle garantit que le futur didacticien est bien représentatif de la Société et reconnu par un grand

² L'exposition rassemblait justement le maître et l'élève.

nombre comme apte à choisir les futurs analystes et à transmettre la psychanalyse, entre autres par la supervision des cas contrôlés.

Plusieurs mécanismes donnent à notre Société un certain droit de regard sur ce qui se passe à l'Institut. C'est comme si la Société délègue à l'Institut une partie de ses responsabilités mais qu'elle continuait quand même à s'y intéresser. Cette façon de faire protège l'Institut de travers qui sont reprochés ailleurs et qui sont source de problèmes graves, entre autres, l'emprise sur les candidats et la tendance des Instituts à devenir des cercles fermés, dans lesquels les membres se protègent entre eux. On peut s'étonner, par exemple, qu'il ait été possible que la personne exclue de la SCP puisse avoir été nommée à l'Institut de sa Société, par les membres mêmes de cet Institut³, alors que sa conduite avec un patient, allait tout à fait à l'encontre de l'éthique. Comment peut-on réfléchir à une telle situation: que la pratique de quelqu'un échappe à ce point à ses collègues, même au moment où cette analyste devient formatrice d'autres analystes ? Ce qui est évoqué ici est le danger d'un institut qui fonctionnerait en vase clos sans appuis suffisants dans la société et sans écoute de ses membres, et où les liens amicaux prendraient le dessus sur le bien de l'ensemble.

Ce qui est exigé éthiquement de l'Institut est comme un verre grossissant qui permet de mieux saisir ce qui est exigé de tout analyste, étant donné la nature même de l'analyse.

De quelle éthique, parlons-nous ?⁴

« L'analyse est une situation qui accorde à l'analyste un pouvoir considérable parce qu'il est objet de transfert. Tout le jeu de l'analyse et toute l'éthique de l'analyste consiste à refuser ce pouvoir et ne rien faire que de l'analyser »

André Green

³ Il n'y a pas de votes par les membres de la Société dans les autres sections de la Canadienne, comme dans notre Société.

⁴ Bokanowsky, T. (2011), « Éthique, contre-transfert et amour du transfert », in *L'éthique du psychanalyste*, Paris, PUF

Nous parlons d'éthique de la méthode car celle-ci établit les principes qui fondent l'éthique de l'analyste: l'association libre pour l'analysant, l'écoute flottante pour l'analyste, la neutralité dite bienveillante ainsi que l'abstinence, initiés chez l'analyste par sa propre analyse. C'est peu et en même temps c'est beaucoup. Le respect de ces principes est en soi difficile mais ce sont ces balises mêmes qui garantissent à l'analyste sa liberté d'intervention. Ce sont aussi les conditions d'émergence d'une parole singulière et de la mise à jour des processus inconscients.

Cela n'exclut nullement que l'analyste ne puisse faire autre chose que la cure type, mais c'est justement à la lumière de ces principes qu'il peut intervenir de la façon la plus adaptée à son patient et la plus respectueuse de celui-ci. Même dans ce qui pourrait s'avérer plus thérapeutique que psychanalytique, l'analyste continue à s'interroger sur ce qu'il fait et ce qu'il met en jeu par ses interventions. La méthode le rend sensible aux risques de la suggestion et de l'emprise.

Il ne suffit pas cependant de se familiariser avec les grandes lignes de la méthode. Pour être capable de les maintenir et de sans cesse y revenir, de les faire siennes, le candidat développe aussi d'autres sensibilités; c'est peut-être là, entre autres, que se situe l'éthique de l'analyste. Ainsi, rappelle Thierry Bokanowski, la formation doit permettre à l'analyste :

- de s'approprier la capacité de se « voir fonctionner » et celle de remettre en question son fonctionnement;

- d'être attentif au transfert, sans exclure le sien sur l'analysant, ainsi qu'au contre-transfert;

- de trouver son style propre en se déprenant de l'identification à son propre analyste.

La question de l'abstinence nous renvoie aussi à la responsabilité propre de l'analyste face aux demandes du patient: non seulement celle de bien comprendre pourquoi on ne peut consentir, d'autant plus quand les demandes sont transgressives, mais aussi le courage de résister quand ces demandes nous atteignent et nous touchent dans nos propres désirs. ⁵

Prises dans la relation transférentielle et réveillant le contre-transfert de l'analyste, certaines demandes peuvent en effet plonger ce dernier dans des situations difficiles. « Parfois touché dans son propre équilibre psychique, écrit Thierry Bokanowski, l'analyste pourra avoir des zones de surdité et d'aveuglement, liées à ses difficultés contre-transférentielles. Celles-ci pourront le conduire à des accidents de cadre, ou des « agirs de parole » - interprétation inadéquate, défaut de

⁵ IL vaut la peine de relire « Remarques sur l'amour de transfert », Freud, 1915

sens de l'interprétation, voire absence d'interprétation - ou l'inciter à des agirs compassionnels ou de type séducteur dont il serait alors attendu qu'ils calment tout autant le cortège d'angoisse du, ou de la, patient(e), que les siennes propres. »⁶

L'auteur souligne ici que de tels dérapages, comme céder à la demande amoureuse, mettent à jour chez l'analyste « une mise à mal de l'investissement de base désérotisé du patient, du fait d'une coexcitation pulsionnelle trop importante. Ceci aboutit à une véritable « confusion des langues » (S. Ferenczi), état qui résulte de la réponse passionnelle et érotisée d'un adulte à la demande de tendresse d'un enfant. »

Heureusement, dans la majorité des cas, l'analyste transforme, par sa créativité, les mouvements pulsionnels sollicités dans la relation avec son patient. Ils deviennent ainsi au service de la cure. Heureusement aussi, les glissements inévitables de la pratique, pris dans la relation transféro-contretransférentielle, servent aussi à faire avancer l'analyse.

Nous revenons à l'importance du plaisir partagé. D'autres voies que les agirs s'offrent en effet à l'analyste: le plaisir dans l'échange verbal avec des collègues, que ce soit de façon formelle ou spontanée peut servir de balise et de soutien.

Bien sûr, il y a aussi la qualité de vie de l'analyste et la satisfaction qu'il peut y puiser. Il reste que nos collègues sont particulièrement sensibles aux enjeux de notre pratique et capables de les entendre.

Enjeux de transmission

Crainte de l'emprise, liberté du candidat. Ces expressions reviennent sans cesse quand on parle de formation.

On peut se demander pourquoi la liberté est-elle si importante dans la formation du candidat et pourquoi craindre à ce point ce qui s'approcherait de la traditionnelle relation « maître-élève » ou pire, de l'emprise ?

C'est d'abord que l'idée même de transmission porte en elle les germes de dérives possibles. Au-delà de toutes les précautions que peuvent prendre Institut et Société, il y a aussi ce que nous risquons de transmettre à notre insu. En effet, idéal, surmoi, résistance, narcissisme ne sont-ils pas au rendez-vous des meilleures intentions ?

⁶ Article déjà cité

Tâche impossible alors, dirons-nous ? Ou tâche à mener le mieux possible, avec lucidité et réalisme ? Avec la distance nécessaire, avec des tiers, comme pour l'analyse, afin d'être capable d'y réfléchir et de protéger la liberté du candidat.

La liberté du candidat devient ainsi une façon de minimiser les risques d'emprise, d'idéalisation et d'identification aliénante présents dans toute transmission.

Mais de quelle liberté s'agit-il ? Autour du chef d'orchestre Seiji Ozawa, se donne en Suisse et au Japon, un séminaire avancé de musique, centré sur le quatuor. À la surprise de plusieurs, les professeurs de ce séminaire, tous de très hauts niveaux, conçoivent cependant différemment l'interprétation musicale si bien que les étudiants peuvent recevoir des messages contradictoires. Seiji Ozawa explique que cela oblige l'étudiant à trouver à l'intérieur de lui sa propre musicalité pour devenir capable de faire entendre sa voix intérieure. En tant qu'interprète, il doit cependant faire passer sa propre voix par la langue unique du compositeur et savoir «la parler » aux autres musiciens de son quatuor. En effet, une autre caractéristique de ce séminaire est l'accent mis sur l'écoute des autres musiciens pendant l'interprétation d'une oeuvre, une forme de décentrement. Si les étudiants au départ peuvent produire de bons sons, il leur reste souvent à comprendre ce qu'est la musique, à aller en profondeur.

Le candidat psychanalyste a lui aussi acquis de multiples connaissances et a même une expérience de la clinique. Sa formation à l'Institut l'amène à connaître et à approfondir les textes de Freud, à faire l'expérience de la méthode psychanalytique, mais plus encore à s'approprier personnellement cette méthode et la théorie qui s'est développée à partir d'elle. Comme le musicien, il a aussi à apprendre à écouter, à écouter autrement, il a aussi à apprendre une nouvelle « langue », celle de la psychanalyse.

La transmission d'un art a quelque analogie avec celle de la psychanalyse. L'apprentissage des techniques, les connaissances et la culture propre à cet art s'apprennent, mais ensuite tout se joue dans la capacité de l'artiste à trouver sa propre expression. L'analyste qui devient une copie conforme de son analyste ou de ses superviseurs risque de ne pas vraiment entendre son analysant ni vivre le grand risque de la relation transférentielle.

Ne pas s'autoriser que de soi-même

Si l'artiste peut s'autoriser de lui-même, il n'en est pas de même pour le psychanalyste. Le futur psychanalyste demande sa formation à un Institut qui a le devoir d'en vérifier la valeur et d'en témoigner, en même temps que le candidat lui-même assume son désir d'accéder au titre d'analyste.

C'est d'abord comme analysant que l'on fait l'expérience de la méthode et que se développe la conviction de son bien-fondé en même temps qu'on peut en interioriser différents aspects. En utilisant soi-même la méthode avec divers patients, le sentiment de sa valeur s'approfondit et on en découvre les multiples facettes. C'est là surtout que se dévoile sa difficulté. Si les mots pour la décrire sont simples, sa mise en oeuvre dans une analyse met le candidat à l'épreuve: transfert, contre-transfert, refusement, neutralité bienveillante, passibilité, pour ne nommer que quelques-unes des embûches que l'on rencontre malgré le plaisir qu'apporte aussi le travail de l'analyste.

Tenir bon ne devient possible que si s'installe l'habitude de parler de sa pratique: pour qu'il y ait analyse, il faut un analyste, un analysant et un collègue répète-t-on. Le « collègue » c'est aussi ce tiers que constitue la Société en tant qu'elle autorise mais aussi dans la mesure où elle conserve un devoir de regard. La Société, un peu comme un tiers symbolique et, parfois, un surmoi institutionnel, devient gardienne de la méthode.

En parlant de la Société comme jouant le rôle de surmoi institutionnel, je ne veux en rien diminuer l'importance du cadre interiorisé, de la méthode interiorisée, qui suppose un tiers symbolique. Je ne fais que souligner la fragilité humaine.

Quand une faute grave d'éthique est rapportée, de nature sexuelle habituellement, on souligne volontiers l'isolement de l'analyste en cause, surtout en qui concerne sa pratique. Cet isolement, qui met à l'abri des regards, est certes voulu dans certains cas pour protéger des façons de faire abusives. Mais, n'y a-t-il que ce facteur en cause ?

On peut se demander si l'on ne risque pas, pendant la formation et même après, de faire silence sur les dérives possibles de notre travail et sur la nécessité de travailler à s'en protéger. Je me rappelle d'un exposé remarquable d'une collègue⁷ dans lequel elle abordait une situation de contre-transfert « trop positif » à l'endroit de l'analysant, mais cela est plutôt rare. Je me souviens aussi d'avoir discuté de ces questions en supervision⁸, et je crois que c'était à la suite d'un exposé d'une autre collègue qui ouvrait sur ce genre de difficultés.⁹ Sinon, on était plutôt discret. Je n'ai pas l'impression non plus qu'on ait beaucoup parlé du dernier cas d'expulsion au sujet duquel nous avons tous reçu un message de la Canadienne. S'il est vrai qu'il est difficile d'en parler vraiment, les questions de confidentialité étant toujours présentes, on peut au moins soulever quelques questions, se sentir

⁷ Gabriela Legoretta

⁸ Avec Lise Monette, en supervision mais aussi en séminaire.

⁹ Élyse Michon, je crois

interpelé, concerné. Il reste qu'un certain déni est fréquent: on banalise ou on en souligne la rareté, l'étrangeté.¹⁰ On y répond, c'est frappant dans ce cas, en multipliant les conférences sur les transgressions de tous ordres.

On insiste beaucoup de nos jours sur la transgression sexuelle du cadre, mais ce qui est d'abord en cause n'est-ce pas l'incapacité de maintenir le refus: entre autres, ne pas répondre à la demande, ne pas agir, et de plus la difficulté à tenir compte du transfert-contre-transfert ?

N'y a-t-il pas risque, dans la solitude d'une pratique, devant les demandes des patients et les difficultés du transfert négatif, que peu à peu s'élabore une façon trop personnelle de faire qui oublie la fidélité à la méthode, la « langue » apprise qui nous a valu le titre de psychanalyste ? Une façon de faire, très éloignée de ce chemin intérieur propre à chaque analyste, qui oublie le rapport au tiers et tombe dans une relation duelle nuisible au patient, même en dehors de la psychanalyse. C'est pourquoi, quelle que soit l'approche qu'utilise le thérapeute, il ne peut relever que de lui-même.

« Or, la situation analytique, de par le pouvoir de suggestion que confère le transfert, se prête facilement à la formation d'une « foule à deux », d'une « masse psychique » comparable à celle que forment deux amoureux ou le couple hypnotiseur-hypnotisé.

De ce danger, seul protège un effort soutenu de la part de l'analyste à fonctionner selon la méthode fondamentale, méthode qui est intrinsèquement éthique, puisqu'il s'agit pour l'analyste de renoncer au pouvoir d'emprise intersubjective que lui accorde le transfert » Dominique Scarfone. *Bulletin*, « De quelques paradoxes de la pratique analytique », no 2 et 3, novembre 2020

Se reposer sur un savoir acquis, définitif, n'est pas le lot de l'analyste. Apprendre à tolérer l'inconnu, l'inconfort, pensons à l'image de la partie d'échec utilisée par Freud lui-même, fait partie de la formation de l'analyste. La confiance vient de la méthode, et aussi d'une ouverture aux collègues, d'un appui sur sa Société.

L'ajout récent de séminaires cliniques pour les candidats va-t-il aider le futur analyste à prendre l'habitude de parler de sa clinique.? Espérons qu'il en découvre aussi le plaisir qui donne envie de maintenir cette habitude.

¹⁰ Felman décrit ce qu'elle nomme un vocabulaire de « consciousness »: where the effort is to trivialize and deny trauma, to recuperate its strangeness and its otherness. « Oh yes this happens all the time ». *The Juridical Unconscious*, Shoshana Felman

Il y a aussi un séminaire sur l'éthique que dirige Élyse Michon et auquel participent plusieurs candidats. Cela aussi peut aider à développer l'habitude de parler de ses difficultés avec ses collègues .

Dans chacune de nos sociétés, nous avons maintenant à tenir compte des codes de déontologie qu'imposent les ordres professionnels auxquels doivent appartenir les membres. Tout en tenant sérieusement compte de ces codes, nous devons être attentifs à ne pas réduire l'éthique de la méthode à un code de déontologie. Nous sommes ici sur un autre terrain, celui du désir de l'analyste dans la mise en oeuvre de la méthode. Si ce désir a déjà été analysé quand le candidat était lui-même en analyse, il ne l'a pas été une fois pour toute. C'est dans l'échange avec d'autres que se révèlent les méandres de nos propres désirs, tels qu'ils prennent formes dans le contre-transfert.

Formation continue

Le passage de l'Institut à la Société peut être déroutant, les complicités du temps de la formation se diluent, de nouveaux groupes se forment et, surtout, le nouvel analyste peut se sentir bien seul confronté aux points de vue des uns et des autres. Cette diversité comporte aussi son exigence éthique.

En effet l'analyste est ainsi continuellement obligé de revenir à sa propre clinique pour la questionner et en même temps questionner la théorie qui la traverse et la soutient. Il fait l'expérience qu'on n'est jamais « arrivé » en tant qu'analyste, mais plutôt toujours en mouvement, vigilant, attentif à l'événement clinique, qui bouleverse et remet en question. Bien sûr, toute théorie, toute pratique n'a pas la même valeur; mais comment s'y retrouver, comment démêler les avancées réelles des dérives toujours possibles tout en évitant les arguments d'autorité. N'est-ce pas le débat ouvert, rigoureux, honnête, qui aide à penser de même que le retour aux sources et à l'essentiel de la pratique?

« Pour que les institutions soient fécondes, quelque chose doit aussi passer entre les membres - mais pas l'unanimité, la chapelle, l'unicité - mais la possibilité de débattre. » André Green, Associations (presque) libres d'un psychanalyste

Nous revenons à la nécessité de s'exposer aux regards des autres. Pourquoi est-il si difficile de trouver des conférenciers pour nos réunions scientifiques, des collaborateurs à notre Bulletin ? Que craignons-nous ? L'intérêt de faire circuler la pensée est-il moins présent ?

Piera Aulagnier nous rappelait que l'offre précède la demande. Est-ce que les membres ressentent qu'en tant que société nous sommes intéressés à les entendre ? Comment écoutons-nous nos collègues ? Quel écho reçoit-on des textes publiés dans le Bulletin, par exemple ? Il y a toujours un risque d'écouter avec plus d'intérêt quelqu'un qu'on estime compétent, ayant autorité, qu'un jeune collègue qui exprime ses doutes ou ses questionnements. Pourtant, c'est là qu'il y a matière à nous remettre en question, à comprendre les difficultés qui se présentent pour ceux qui pratiquent dans un monde qui change constamment. Ce sont les questions des jeunes, et de ceux qui leur ressemblent, qui protègent de la sclérose ou des répétitions sans fin des mêmes idées.

L'essentiel de la psychanalyse n'a pas changé, mais les patients vivent dans un monde différent de celui de Freud, ils nous abordent différemment, s'expriment autrement. De nouvelles interrogations s'imposent devant une pratique qui se présente sous de nouvelles formes.

Alors qu'au moment de la formation, la transmission gardait une dimension verticale, une fois membre de la Société, la dimension horizontale prend beaucoup d'importance, même si certains collègues ont évidemment plus d'expérience que d'autres et qu'on espère qu'ils continuent à la partager avec tous, encore plus devant les questionnements des collègues.

Il y a là une question d'éthique: éthique de la méthode à protéger, éthique de chaque psychanalyste à soutenir.

« Un fil conducteur s'est peu à peu dégagé au cours de nos échanges à quatre , et qui semble de résumer par le binôme : représenter et rendre compte. Car si nous « tenons ensemble » dans un groupe dont la mission est de « transmettre et promouvoir la psychanalyse », nous ne pouvons nous soustraire à ces deux tâches fondamentales: représenter la psychanalyse en rendre compte, déterminant ainsi les conditions de sa pérennité, que ce soit au coeur de notre pensée, de notre pratique, de notre institution ou dans la société civile. » Le psychanalyste et l'institutionnel, ou les conditions d'une perpétuelle re-fondation, 2007¹¹

¹¹ Jacques Mauger, Dominique Scarfone, Élyse Michon, François Gauthier

Transmettre n'est pas un choix! Mais pour que le mot garde son sens, il est important que les analystes pratiquent l'analyse, pratique dans une perspective analytique. Ici aussi l'offre précède la demande. L'offre-t-on suffisamment. Faisons-nous confiance à la méthode ?

Il arrive que des psychanalystes disent qu'ils n'ont pas le genre de patients pour faire de l'analyse. Je me souviens comment, alors que j'étais candidate, nous discutons de ce sujet. Il nous semblait que notre formation nous ouvrait à une meilleure compréhension de l'écoute du patient et que les éléments qui nous étaient transmis étaient un bien précieux, qui devaient nous habiter en toute situation. Pour nous, le fait d'écouter en tenant compte du transfert et du contre-transfert, d'inciter le patient à parler librement, de l'écouter avec une attention flottante pouvait produire des fruits même en dehors d'une cure type.

Plusieurs de nos collègues travaillent en institution, où les conditions d'intervention sont difficiles, complexes. Ils cherchent cependant à travailler de façon psychanalytique. Gabriela Legorreta nous en a donné encore un exemple récemment à propos de la PMA. Pourquoi n'entendons-nous pas davantage nos collègues qui travaillent dans de telles situations et qui posent ainsi des questions importantes à la psychanalyse ?

Les patients qui ne demandent pas d'emblée une cure type peuvent y venir après avoir fait l'expérience de notre écoute analytique. Bien sûr, la psychanalyse aussi ses limites et, pour certains patients, d'autres approches peuvent s'avérer meilleures.

Le travail en séminaire, les échanges spontanés entre collègues, les soirées scientifiques sont autant d'occasions de transmettre comme aussi la pratique même de l'analyse. Pour plusieurs s'ajoutent l'écriture, l'enseignement, les journées cliniques, les formations à l'extérieur, le travail en institution, etc...

Il est important de considérer la question de la transmission du point de vue de chacun, comme une exigence éthique, une responsabilité, dans la mesure où c'est par le partage clinique et théorique que le psychanalyste se garde en mouvement, se garde sensible aussi aux exigences de la méthode et renouvelle l'écoute des analysants. En s'exposant aux réactions de ses collègues, l'analyste peut saisir ce qui lui échappe, tant chez son patient qu'en lui-même. Transmettre c'est assurer la continuité de la vie.

Les liens maintenus ainsi aux autres collègues soutiennent dans les moments difficiles et allègent, par le plaisir qu'ils génèrent, la lourdeur ou la lassitude qu'on peut éprouver dans le travail

On ne transmet cependant pas seul, mais comme faisant partie d'une institution. C'est là un des buts des sociétés psychanalytiques et chacun doit en assumer sa part de responsabilité: représenter et rendre compte¹².

Chaque société psychanalytique a pour ainsi dire sa propre culture. Ne peut-on penser qu'il y aurait un lien facilitateur entre cette culture et les manquements à l'éthique? Jusqu'à quel point une société est-elle soucieuse d'aider ces membres à résoudre ses difficultés d'ordre éthique ou autrement dit de « méthode »? L'analyste se sent-il à l'aise de parler de ses difficultés et confiants qu'il ne sera pas jugé? Dans notre Société on parle du Comité d'aide à un collègue, mais il n'a pas pris forme. Dans le cas de la collègue récemment exclue, il semble qu'il y avait une forme de complicité de l'Institut ou peut-être d'aveuglement. Des membres de cette Société souffraient, mais n'avaient aucun recours. Il a fallu que les choses éclatent au grand jour, par une plainte reçue de l'extérieur, pour que cette Société puissent se répartir sur de nouvelles bases. La plainte n'était que la pointe de l'iceberg.

Dans une étude très élaborée¹³, des psychanalystes de Californie ont mis en évidence à quel point les institutions psychanalytiques résistent à discuter ouvertement des transgressions graves de membres de leur groupe et comment elles induisent ainsi des clivages, un climat de silence et beaucoup de détresse chez les psychanalystes.

Le temps de se retirer

C'est le temps qui est maintenant le mien. Il y a bien des façons de le vivre. Il reste qu'au moment où l'on se retire, on est aussi très conscient de tout ce que l'on a reçu et développé pendant tant d'années de travail. Si j'ai pu écrire ce texte, c'est que j'ai beaucoup appris de mes patients et de mes collègues proches ou lointains. C'est en un sens le fruit de plusieurs années de partage, d'échanges, de lectures.¹⁴

¹² Texte déjà cité

¹³ Burka, J. And all, (2019) « From talking cure to a disease of silence: Effects on ethical violation in a psychoanalytic institute », *Int. J. Psychoanalysis*, vol. 100, no 2, 247-271

¹⁴ Un merci tout spécial à Jacques Mauger avec qui je discute de ces questions depuis quelques années.

« Les enfants nous sont donnés pour raviver notre intelligence du monde et nous faire aimer de nouveau ce que nous pensions n'aimer plus. Avec eux, sous leur conduite, nous recommençons l'aventure, nous explorons de nouveau l'ombre et les profondeurs que nous pensions familières, nous ouvrons de nouveau les livres, nous écoutons de nouveau les chants du monde, nous retrouvons notre surprise et notre émotion premières. Georges Duhamel, Semailles au vent, 1947

Ces mots d'un vieil auteur peuvent nous aider à réfléchir à la place que nous occupons, une fois à la retraite de notre pratique, si nous décidons de rester quand même membres de la Société. Pris entre le désir de redonner et celui de s'ouvrir aux nouvelles générations, l'équilibre n'est pas toujours facile à trouver. Nous avons à transmettre, mais comment le faire sans empêcher ou freiner ce qui viendraient des nouvelles générations ? Comment faire la part des choses ?

Ici aussi les risques d'emprise, le désir de contrôle peuvent habiter les meilleures intentions. Ce n'est parce que nous sommes plus âgés que nous n'avons pas à être vigilants sur les mouvements inconscients qui continuent à nous traverser.

Savoir s'arrêter

Il n'y a aucune règle, dans nos sociétés psychanalytiques, qui détermine à quel âge on doit cesser de pratiquer. Les ordres professionnels semblent s'en soucier davantage: on le constate à la surveillance accrue exercée sur les aînés.

Peu importe, il incombe à chacun, non seulement de réfléchir à la nécessité de mettre un terme à sa pratique, à un certain moment, mais encore de préparer ce moment plusieurs années à l'avance.

L'éthique de la méthode nous rattrape ici aussi. Avec l'âge, les exigences de cette méthode peuvent devenir plus difficiles. La fatigue, l'usure, parfois une plus

grande sensibilité, la maladie, la solitude peuvent entraver la fidélité à cette méthode.

Comme aux autres moments de la vie de l'analyste, le maintien d'un collègue tiers, la participation à la vie de la Société sous différentes formes, sont des alliés dans des moments de plus grande fragilité.

Le plaisir de l'amitié, celui du partage, des échanges véritables permettent de mieux vivre les deuils qu'impose l'âge de la retraite.

Il y a malheureusement des situations où certains deviennent sourds même aux conseils de leurs meilleurs amis. C'est pour de tels moments bien pénibles qu'une société doit se donner des moyens d'intervenir, plus humainement que les ordres professionnels.

Pouvoir faire autre chose

Si, dans nos sociétés psychanalytiques, on sait parler de retraite, on transmet ainsi le message que la pratique de l'analyse n'est pas le tout de la vie, ne nous définit pas. Il y a une vie au-delà de l'analyse ! Cela est vrai en tout temps.

On transmet aussi le message qu'il y a place pour les plus jeunes, que nous sommes intéressés à les entendre dans leur différence, sans ramener leur expérience à la nôtre. Oui, nous aimerions leur transmettre l'expérience accumulée depuis tant d'année, oui nous souhaitons que nos sociétés se perpétuent, mais ce sont eux qui le feront à leur manière.

Louise Larose-Cuddihy,

Janvier 2021

